

Ecrire la vie : mires et leurres du biographique

La biographie fascine. Les éditeurs lui consacrent des collections entières, le vieux genre des *Vies* qui nous vient de Xénophon et de Plutarque produit les best-sellers d'aujourd'hui : reines et princes, hommes de guerre et capitaines d'industrie, cinéastes, chanteurs ou créateurs de mode, banquiers et terroristes, dictateurs et martyrs constituent une galerie colorée de figures scintillantes offrant aux regards concupiscent des lecteurs avides leurs destins exemplaires et leurs intimités inaccessibles.

Le genre est noble et ignoble tout à la fois. Entre l'exhibition voire l'invention perverse des secrets d'alcove ou des tours joués au fisc et la synthèse documentée de l'historien, la biographie fait œuvre de scandale et œuvre de vérité : elle désigne des mires et elle construit des leurres ; elle se nourrit de la poubelle des rumeurs et des anecdotes colportées par les libelles, les blogs et les magazines et elle exprime le diamant pur des combats de nos héros et de nos anonymes ; elle révèle et elle salit ; elle livre en pâture et elle donne en exemple.



Sans doute faudrait-il retracer une histoire de la fabrique biographique : de la visée exemplaire des *Vies parallèles* à l'édification des *Vies* de saints, de la matière épique et chevaleresque à l'historiographie qui s'esquisse dans les recueils de la Renaissance, de la rétrospection mémorialiste à l'invention du roman historique, du poli de la fiction à l'éclat du témoignage et aux tropismes de l'intime, de l'écriture blanche du savant à la monstration du document, la matière biographique ne livre pas volontiers les secrets et les méthodes de son élaboration. Elle revendique sa transparence, sa sincérité, sa vérité : ce qui nous serait donné serait la vie même, sans la couleur, l'épaisseur, la fabrication

d'une écriture. Mais qu'est-ce qu'un genre qui ne serait pas écrit ? Peut-on, doit-on faire, à travers lui, l'histoire d'un déni de l'écriture ?

La biographie rejoint ici l'autobiographie : avec le lecteur, l'auteur conclurait un tacite « pacte [auto-]biographique » ; il achèterait sa créance au prix d'une rigoureuse et impavide authenticité de la matière livrée. Ici encore, la mire de la vérité fait face au leurre de l'écriture. L'autobiographie, comme la biographie, fait-elle œuvre de transcription, de traduction — fidèle, infidèle, lacunaire, manipulée, orientée — d'une vie nécessairement irréductible à l'écriture ? Et l'essentiel est-il la mesure de la trahison qu'elle a nécessairement perpétré ?

Car le trajet d'une vie n'est rien d'autre que le *trans-* de la transcription, de la traduction, voire de la trahison : l'arrachement d'un exil ou le déplacement d'une mémoire. La vie apparaît alors, dans cette perspective, non comme une matière donnée qu'il s'agirait ensuite d'écrire, mais comme la disposition d'un soi qui ne cesserait de s'écrire, une inscription dont le livre donnerait, après coup, la forme première et le principe : et si écrire la vie n'était rien d'autre qu'*apprendre à vivre, enfin* ?